

## DE LA PERCEPTION DE LA NATURE ET DU PAYSAGE

DANS LE CULTURE ARABO-MUSULMANE DES VIII<sup>E</sup>-XI<sup>E</sup> SIÈCLES

### Étude de cas : la mise en paysage des systèmes d'irrigation dans les oasis du sud tunisien

par Lamia Latiri

**Objet de la thèse** (sous la direction de Yves Lugimbühl, soutenue en 1999 à l'université de Paris 1)

L'objet de cette recherche a eu pour but l'étude épistémologique du concept paysage dans la culture arabo-musulmane.

#### Méthodologie

La méthode de travail adoptée tourne autour :

- 1) D'une recherche bibliographique.
- 2) D'un travail linguistique, philologique et de traduction de certaines parties de textes en langue arabe qui concernent directement le sujet. Cette approche a nécessité beaucoup de rigueur pour restituer l'état d'esprit des textes et trouver les concordances justes en langue française. En outre, quand cela était possible, j'ai comparé certaines traductions françaises avec les textes originaux.
- 3) D'une analyse géographique.
- 4) Ces différentes approches étaient nécessaires pour cerner la problématique dans son ensemble. Elles me permettaient de comprendre la réalité du cadre culturel général musulman, et enfin d'avoir un point d'application sur le terrain d'étude du Djérid. J'ai formalisé ce dernier point par une enquête semi-directive auprès des habitants de Tozeur. L'échantillon porte sur 40 personnes. Les résultats obtenus me permettaient, d'une part, de constater ce qui restait des représentations léguées par l'héritage musulman, de déterminer les représentations locales et voir s'il s'en était construit de nouvelles au contact de la période coloniale et du tourisme.
- 5) Enfin, à l'issue des résultats globaux, il était possible de réaliser une étude comparative entre le concept paysage dans la culture arabo-musulmane et la culture occidentale. Cette partie est cruciale dans la mesure où cela me permettait de faire le point entre les deux concepts, et de les rendre plus lisibles l'un par rapport à l'autre.

#### Les objectifs de la thèse

Le travail réalisé concerne cinq points dont je vais présenter les objectifs :

**Le premier point** est consacré à l'étude du concept paysage dans la langue arabe. J'ai mis en évidence l'existence de deux mots le désignant et qui sont les plus communs et les plus en usage dans les textes pour parler du paysage :

**MACHHAD** : extrait de la racine du verbe *chahada* : «regarder».

**MANDHAR** : extrait de la racine du verbe *nadhara* : «voir».

Ces deux concepts font appel à une réalité objective (étendue d'espace offerte à l'œil) et à une réalité subjective (perception sensible et esthétique).

Cependant d'autres groupes de mots interfèrent dans la construction du concept de paysage, à savoir les terminologies de *khalawi* (sing. *khalwa*), qui évoque une réalité subjective (s'isoler dans un espace pour la méditation), et les notions de *mafraj* et *tafarij* qui font référence à des structures architecturales cadrant l'espace.

Ces notions dans leur ensemble renvoient à un support de la perception dans son sens matériel ou sensible.

## Le concept de paysage nécessite donc plusieurs paramètres :

- Un observateur => Sujet percevant
- Un site => Support pour la perception
- Un point de vue => Prise de distance entre le sujet et l'objet
- Une liste diversifiée de stéréotypes ou modèles : à ce propos Ibn Khaldun (XIV<sup>e</sup> siècle) écrivait : «*La mémoire sert de dépôt [ida'] pour tous les objets perçus, imaginaires ou non. Elle est comme un magasin qui les conserve jusqu'au moment où l'on en a besoin*» (*Al Muqqadima* p. 90).

Le paysage reste cependant un concept polysémique :

- Il peut renfermer plusieurs images de natures différentes. Les paysages décrits par les auteurs musulmans tels que Hawqal, Istahri, Faqih, Massudi, etc. rentrent dans ce cadre.
- Il exclut toutes références à des représentations iconographiques.
- Sa définition est différente de celle donnée au paysage dans la langue française, c'est-à-dire qu'il ne renvoie pas à une représentation picturale du pays.

**Le second point** s'intéresse à l'étude du cadre culturel, artistique et littéraire où s'est développé le concept de paysage. À travers les représentations iconographiques, j'ai cherché à mettre en évidence la place qu'occupe le paysage dans les miniatures. Dans la culture arabo-musulmane, le paysage n'est pas appréhendé comme un genre autonome, il est le cadre dans lequel s'insèrent les représentations figurées. Pour cerner ce particularisme, il a fallu comprendre les cadres culturel, religieux et philosophique dans lesquels il prend place. En effet, la religion occupe une place centrale dans cette culture. C'est à travers les représentations licites et illicites, qu'il a été possible d'appréhender les représentations du paysage. Il s'avère être la scène où se déroulent les activités humaines et en même temps le spectacle que peut offrir l'observation d'une portion choisie de l'espace.

Cependant dans le cadre strict des représentations iconographiques musulmanes, toute œuvre est soumise à un certain nombre de règles l'éloignant le plus possible de l'imitation de la nature, c'est-à-dire du monde sensible. Ces règles ont été mises en évidence par A. Papadopoulo. Ces différentes normes dictées par les préceptes religieux ont abouti à une typologie et à des modèles puisant dans le registre des représentations symboliques et allégoriques. La représentation iconographique musulmane faisant appel à des critères différents de ceux établis en Occident, c'est-à-dire l'imitation de la nature et du monde sensible, il a fallu pallier le manque d'une représentation réaliste de la nature.

J'ai donc fait appel à **un troisième point** de recherche, en l'occurrence la géographie arabe. En effet, à travers les descriptions du réel, il était possible de mettre en évidence les modèles paysagers en usage entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle. L'intérêt pour cette période se trouve justifié par le fait qu'elle est considérée par les historiens comme étant la période de la *Renaissance* musulmane, que la science géographique avait fini de se constituer et qu'à travers l'intérêt porté aux territoires conquis, je pouvais espérer trouver des représentations et des modèles paysagers.

La géographie arabe de cette période obéit à un certain nombre de règles inspirées par les *Ussul*. Certaines de ces règles de méthodes alliées à l'analyse lexicographique géographique et aux descriptions objectives et subjectives du territoire m'ont permis de mettre en évidence un certain nombre de modèles paysagers qui, dans leur mode de construction restent sensiblement identiques à ceux de l'Occident, même si la conception du paysage en est différente. À travers la richesse lexicographique utilisée par les géographes musulmans, il m'a été possible de restituer les différents paysages caractéristiques de chaque type d'espace décrit et les représentations qui leur étaient liées. Ces modèles sont par exemple les paysages utilitaires, religieux, fantastiques, bucoliques, etc.

L'analyse des textes de ces différents auteurs a montré, que les géographes musulmans ont tenu le même rôle que les peintres occidentaux. En effet, ses derniers ont joué un rôle déterminant dans les descriptions sensibles du paysage.

À travers cette trame complexe où s'insère le concept de paysage, le **quatrième point** qui constitue la deuxième partie de ma thèse, tend, à travers l'étude d'une société contemporaine, en l'occurrence la société du Djerid, à dégager des modèles paysagers, des représentations et des pratiques sociales. Cette partie a nécessité, comme je l'ai évoqué, une enquête semi-directive portant sur un échantillon de 40 personnes. Comme dans toute enquête, il y a eu, d'une part, des difficultés administratives et logistiques à résoudre, et d'autre part, la nécessité de s'adapter à la disponibilité des personnes interrogées et à certaines sensibilités entre différents groupes sociaux. En effet, j'ai identifié le groupe des sédentaires de souche qui se présentent comme étant des citadins avec une culture immémoriale. En effet, il s'agit d'une culture très urbaine, cet aspect semble être plus fort que dans la culture occidentale où c'est le rural qui l'emporte. Cependant, l'oasis reste pour les djéridis l'expression la plus parfaite et la plus harmonieuse entre une ville et sa campagne. Pour eux, le désert est l'espace de prédilection des bédouins. Le second groupe est, pour sa part, constitué de populations nomades sédentarisées et dont l'espace porteur de paysage est le désert, signe d'une vie libre. Ces deux groupes ont une perception et une représentation du milieu et de la nature très différentes, dans la mesure où leurs pratiques sont complètement à l'opposé les unes des autres. Cependant, je n'ai pas eu la possibilité de pousser mes investigations avec ce dernier groupe, dans la mesure où il était mal vu par la population locale qu'une femme, qui plus est tunisienne, puisse se déplacer seule et à sa convenance. Cette attitude conservatrice propre aux régions du sud me valut la présence permanente d'un accompagnateur. Ensuite, les sédentaires ne comprenaient pas l'intérêt porté à une population d'origine bédouine. La culture ne pouvait être que le propre d'une population sédentaire et raffinée. En conséquence chaque personne qui connaissait un Ancien, détenteur de la tradition locale et de ses usages, se faisait un devoir de me le faire rencontrer pour me parler des particularismes et des richesses de la culture locale.

Quoi qu'il en soit, les résultats de l'enquête m'ont permis d'identifier des points communs entre certains modèles paysagers locaux et ceux déjà édifiés par la géographie arabe des IX-XI<sup>e</sup> siècles, ainsi que l'émergence de nouveaux modèles élaborés au contact de la période coloniale française et aujourd'hui du tourisme et des processus de mondialisation.

Les modèles mis en évidence sont :

Les *paysages historiques* qui sont en rapport avec l'histoire et les légendes des sites et qui prennent leurs racines dans la mémoire collective à travers le legs culturel pré et post islamique.

Les *paysages religieux* qui sont en étroite relation avec les croyances religieuses musulmanes et dont le modèle paradisiaque est l'expression la plus récurrente. Le palmier et l'eau étant son symbole, en plus d'être des facteurs de reconnaissance identitaire.

Les *paysages locaux* qui sont construits grâce aux rapports et pratiques sociaux. Leurs rapports forgent une culture du milieu et du paysage en complète cohérence avec l'héritage du passé. Il s'établit des formes de distances plus ou moins grandes entre ces groupes et les objets de nature qu'ils gèrent. Cette logique a forgé une culture de la nature où existent aussi des rapports au symbolique et à l'esthétique qui se différencient de ceux que l'élite a élaborés.

Les paysages locaux les plus opérationnels sont ceux du système d'irrigation traditionnel, signe d'un savoir faire ancestral. D'ailleurs, j'ai pu mettre en évidence deux types de représentations liées à cet espace. La première est en rapport avec un paysage lié à l'antériorité du système, perçu comme étant le signe du génie local, et de l'intégration parfaite du système d'irrigation traditionnel dans le site. La seconde est une représentation négative, liée aux différents aménagements et remaniments modernes qu'a subi le système.

Le second modèle paysager est El-Berqa, lieu du partage des eaux entre les différents secteurs de l'oasis et lieu de rencontre. Le troisième modèle est Ras-el Aïn, le point haut de Tozeur, il est étroitement lié à l'image du poète local et national Aboukacem El Chabbi.

Cependant, il existe deux manières de percevoir le paysage à Tozeur, une propre aux hommes qui ont une vision interne des paysages de l'oasis, et une autre propre aux femmes avec une prise de distance, puisque la vision qu'elles ont des paysages de l'oasis se fait à partir des terrasses des maisons.

Les *paysages touristiques* sont construits grâce à la puissance des médias (télévision, cinéma etc.), aux affiches touristiques, à la présence des touristes, et au développement de plus en plus important du réseau hôtelier. Cette terminologie de *paysage touristique* est employée pour désigner les paysages extérieurs et différents des paysages locaux. La terminologie arabe existe, mais n'est pas employée pour bien montrer qu'il s'agit de paysages différents.

Enfin, l'apparition récente d'un nouveau modèle que j'ai qualifié de *paysage défaitiste*, qui représente les perturbations socio-économiques et culturelles que vivent les djeridis par rapport à la modernité. Ce modèle démontre que le paysage n'est pas toujours perçu comme une valeur positive et rejoint la définition arabe du concept de paysage qui peut être une portion de l'espace sensible pouvant plaire ou déplaire à l'observateur.

En définitive on constate qu'il existe :

- Une survivance des modèles établis par la géographie arabe des IX-XI<sup>e</sup> siècles.
- Une permanence du modèle paradisiaque.
- Une construction des paysages locaux — née des pratiques et rapports sociaux locaux.
- Une édification de paysages importés — issue de la période coloniale et du tourisme.
- Une apparition récente du modèle défaitiste.

Ces différents modèles se sont édifiés au cours d'un espace temps différent. Ils sont liés à un contexte socio-économique propre à chaque époque. La mémoire collective étant sélective, certains modèles, qui au départ pouvaient être porteurs d'un aspect négatif, peuvent devenir positifs après un temps de gestation et de transition plus ou moins long.

Enfin, le **dernier point** opère un retour vers la théorie en essayant de relever les différences et les points communs dans les processus de la construction paysagère qui existent entre la culture arabo-musulmane et la culture occidentale. Cette démarche avait pour but de rendre le concept de paysage arabo-musulman plus lisible en le confrontant à ce que je connaissais des modalités de la construction paysagère occidentale.

Le premier constat qui s'est imposé est qu'il s'agit de cultures qui ont puisé aux mêmes sources scientifiques antiques, c'est-à-dire les sciences grecques. L'usage qui en a été fait à long terme est par contre sensiblement différent. Le courant néoplatonicien foncièrement antinaturaliste a conduit la culture arabo-musulmane à une représentation qui tend vers la stylisation et l'idéalisation, ce qui amène à produire des représentations iconographiques à caractère ostensiblement artificiel. Les géographes musulmans n'ont pas, non plus, détaché le paysage de la religion ; ils ne l'ont pas laïcisé, d'où l'importance du poids du modèle paradisiaque dans l'imaginaire collectif musulman. Cependant ils lui ont donné une dimension poétique avant même que l'occident ne la formule. En outre ils révèlent le caractère construit du paysage qui trouve ses racines dans les idéologies qui l'ont produit.

L'Occident quant à lui, a aussi largement puisé dans les sciences grecques. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle et durant la période de la Renaissance occidentale, le concept de paysage s'est peu à peu construit en bénéficiant des différentes découvertes de l'époque. Il s'est progressivement laïcisé, en évacuant à plus ou moins long terme l'héritage religieux. Aujourd'hui, il s'est sociabilisé, ce qui a permis la construction de nouveaux modèles paysagers que la société réincorpore à sa convenance.

La construction du paysage en Occident et dans le Monde musulman obéit à deux logiques différentes :

- La première logique identifiée appartient à la sphère intellectuelle et à l'élite sociale : les peintres et les savants occidentaux, d'une part, et les savants et géographes arabo-musulmans, d'autre part, sont deux groupes qui ont joué un rôle identique par rapport au Pouvoir. Leur recherche de la compréhension du monde les a amenés, du moins par la pensée, à maîtriser les territoires qu'ils cherchaient à investir. Le paysage passe alors par une phase d'appropriation symbolique des différents espaces, puis par une phase d'appropriation matérielle. La procédure classique, qui passe par la description ou la représentation des territoires et des paysages, constitue un moyen de se les approprier.
- La seconde logique qui appartient aux sociétés locales se révèle à travers les rapports sociaux qui s'établissent entre les différents groupes (ex. Maleka/khammessa). Il s'agit d'ailleurs de savoir, si, dans l'élaboration de ces rapports, l'élite ne s'est pas servie de ce que les groupes sociaux ordinaires ont construit : les géographes, les savants, les peintres occidentaux ou arabo-musulmans n'ont-ils pas utilisé ce qu'ils observaient, entendaient, des sociétés locales pour bâtir ces modèles ? Il s'agit probablement d'un jeu d'échanges mutuels qui fait que finalement, les sociétés locales s'approprient des modèles tout en conservant leur propre culture, jusqu'à ce que l'évolution sociale efface cette culture dans ses manifestations matérielles et qu'il n'en reste que des traces mémorisées, c'est-à-dire immatérielles.